



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

Les réunions de campagne, les parties de chasse, les courses au Champ-de-Mars, tous ces genres de plaisir, qui ne nécessitent qu'une robe toute simple et un chapeau léger, nous laissent peu de choses à dire sur les modes dans ce moment. C'est une saison de disette; aussi empiétons-nous sur les apparitions à venir, afin de remplir nos salons. Tous nos grands magasins, ceux de MM. Burty, Delisle, Chadel, Brousse, recèlent à la vérité déjà toutes les richesses de l'automne; mais on recule devant ce soleil qui darde à travers nos voiles de dentelles, et semble repousser les fantaisies tissées de soie ou de laine. Cependant nous allons parcourir ces piquans sanctuaires, pour indiquer à l'avance sur quelles nouvelles créations vont errer le choix des élégantes qui viendront

les premières exploiter les caprices de la nouvelle saison. Nous ne parlerons toutefois aujourd'hui que de quelques étoffes annoncées sous le prestige du nom de *Walter-Scott* et sous le patronage de M. Delisle. Ce sont tous les genres d'écossois qui, dans ces beaux magasins, apparaissent admirables de nuances et de dispositions. Ils se trouvent sur la soie, la laine, le fil, à damiers immenses, surnommés *Marie-Stuart*, à petits carreaux noirs et bleus, verts et lilas, oranges et bruns, etc., qui forment de charmantes toilettes admissibles par tous les tems et par tous les pays.

— Il n'y a point eu de grandes parures à observer à toutes les courses du Champ-de-Mars. Mais d'ailleurs ces réunions ne sont point destinées au succès des femmes. Ce sont d'autres triomphes que l'on vient suivre, encourager, applaudir. Il ne faut voir là que des che-



vaux, ne parler que de chevaux, n'admirer que des chevaux, et nos Jeunes-France, imitateurs exacts de nos voisins d'outre-mer, viennent remplir parfaitement ces conditions.

— Disons cependant que M<sup>me</sup> d'O... était charmante dans sa calèche doublée en gros de Tours blanc, à petits bouquets de bleuets. M<sup>me</sup> d'O... avait parfaitement choisi son peignoir en mousseline des Indes brodée à petits pois, doublée en soie paille et garnie de maline. Sa double pélerine avait une coupe ravissante, et son chapeau en paille de riz, orné de deux plumes *soufre*, lui allait à ravir.

— Nous avons vu là beaucoup d'ombrelles en gros de Tours blanc, doublé en soie légère, rose, bleue ou verte. Le manche en bois très-léger, couleur foncée, avec une pomme d'or.

— On porte des écharpes en organdi clair, tout uni, qui vont très-bien avec les toilettes de la saison.

— Beaucoup de gants en filet noir, brun ou blanc, brodé à la main, sont arrêtés au-dessus du poignet par un nœud de ruban.

— Dans le corsage d'une robe décolletée on voit porter souvent un fichu en organdi clair, bordé d'une petite ruche de tulle. Ces fichus doivent être très-tendus sur la poitrine.

— La frénésie des cannes semble devenir incurable : on voit des pommes d'or eiselé ou niellé, avec des accidens d'émail ou des incrustations de pierreries ; quelques cannes sont surmontées d'une tête de porcelaine ou de jade, garnie d'un long cordon de soie et or qui se termine par deux gros glands. Quelques personnes, qui réunissent l'utile au beau, font orner richement de solides rotins. Nous avons même vu un nerf de bœuf complètement desséché, dur comme du bois de fer, monté en canne, et dont la pomme vaut au moins 600 francs.

Il est convenu que le règne des romans est passé et que celui de l'histoire commence. En fait d'histoires, celle du *seizième siècle*, par le bibliophile Jacob, ne peut manquer d'être à la mode, puisque la mode actuelle, littérature, arts, toilette, étoffes, meubles, est amplement défrayée par les inventions du seizième siècle qui a mis partout son goût et son élégance. Le bibliophile Jacob nous a d'ailleurs accoutumés aux tableaux de mœurs et de costumes dans ses romans historiques, dont les qualités se retrouveront sans doute dans son histoire de prédilection, ce grand ouvrage qu'il prépare depuis des années et que la curiosité des lecteurs ne s'est pas lassée d'attendre. Cette histoire tiendra lieu dans la bibliothèque, comme dans la mémoire d'un homme du monde, de quelques centaines de manuscrits indéchiffrables que les souris et les vers connaissent seuls, et de plusieurs milliers de volumes, la plupart in-folio, que personne aujourd'hui n'a la fantaisie de lire. Au reste, les dames apprendront volontiers l'histoire en s'amusant ; dès que la première livraison paraîtra, nous y chercherons ces détails d'usages et ces peintures d'intérieur que le bibliophile Jacob nous a fait aimer dans ses *fac simile* des anciens tems. A coup sûr, *l'Histoire du seizième siècle* donnera son nom à plus d'un objet de nouveautés et fournira plus d'une idée d'étoffes, de coiffures et d'ameublement.

## UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'âme est le seul bien réel de la vie.

(Édouard.) Mme la duchesse de Duras.

(SUITE ET FIN.)

Environ deux mois après que ceci eut été écrit par M. de Noirville, Cécile adressait la lettre suivante à la marquise Sarah



de Fellow, dont le mari était ambassadeur d'Angleterre à Rome.

Noirville, 20 juin 18...

M<sup>me</sup> de Noirville à M<sup>me</sup> la marquise Sarah de Fellow.

« J'ai bien tardé à vous répondre, Sarah, mais ma santé est si mauvaise, je suis si faible, que, malgré tout le désir que vous me savez, aujourd'hui seulement j'ai eu physiquement la force d'écrire; car, pour penser à vous, je ne fais autre chose quand je ne lis pas vos lettres si bonnes et si affectueuses. Avec quel plaisir surtout j'ai relu la dernière où vous me rappelez avec tant de charme notre séjour à Naples! C'était un beau tems alors, Sarah: quel bonheur profond j'éprouvais en voyant une douce intimité s'établir entre nos deux familles, mon père apprécier le grand caractère de votre père, et votre mère trouver dans le cœur de la mienne un écho pour chacune de ses nobles et pieuses pensées!

» Vous le savez, alors notre jeune imagination n'était pas assez riche, assez fertile, assez vive pour suffire aux plans de bonheur que nous formions. Que de brillans songes nous improvisions! Mais quelque loin que nous fussions emportées par ces rêves capricieux et dorés, nos idées venaient toujours se rallier à l'existence de notre père et de notre mère, car nous étions comme ces jeunes oiseaux qui essaient leurs ailes naissantes au milieu des feuilles et des fleurs, mais qui regagnent toujours le nid paternel.

» Eh bien! de toutes ces riantes visions, que m'est-il resté à moi? j'ai perdu tous ceux par qui ma vie avait un but; je suis seule, seule, oh! affreusement seule, Sarah!..... et six mois sont à peine écoulés depuis ce tems où l'avenir paraissait si beau!

» Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas? chère Sarah, si je vous parle tant de mon malheur et si peu de votre bon-

heur... à vous si heureuse, si aimée, si appréciée de tout ce qui vous entoure!... à vous qui avez trouvé la sœur de votre ame, à vous qui vous sentez revivre dans un enfant adoré... à vous enfin pour qui l'espérance a été une réalité!

» Savez-vous bien que le malheur enlaidit l'ame: savez-vous qu'il y a des momens où je vous envie avec amertume, où je vous hais de toute la force de votre bonheur?...

» Mais pardon, pardon, Sarah! c'est que je suis si malheureuse aussi!... C'est que vous ne pouvez pas vous figurer l'horrible supplice qui m'est imposé, c'est que vous ne saurez jamais ce que c'est que vivre chaque jour, chaque heure, chaque minute avec un être qui vous est odieusement antipathique, dont la présence vous irrite ou vous accable, et qui est sans pitié parce qu'il ne sait pas, parce qu'il ne peut savoir ni comprendre la torture affreuse qu'il vous fait subir avec une si cruelle bonhomie.

» Car enfin une pauvre femme du peuple, que son mari brutalise et frappe, peut espérer qu'un jour la méchanceté de cet homme aura un terme, quand elle lui dira en pleurant: « Voyez comme elle saigne la blessure que vous m'avez faite! voyez comme je suis toute meurtrie! au nom du ciel, ayez donc pitié d'une malheureuse femme qui ne peut que souffrir! Eh bien! Sarah, si cet homme n'est pas un monstre, il aura pitié; s'il n'a pas de pitié, il aura un remords ou au moins la conscience qu'il a fait mal à cette femme, et pour la victime résignée, c'est presque une consolation que de se dire: Mon bourreau sait que je souffre, au moins!...

» Mais moi, Sarah, comment lui faire comprendre ces douleurs toutes morales que j'endure, lui qui ne se doute pas qu'il y ait des douleurs morales? comment lui faire comprendre que sa seule présence pèse affreusement sur mon ame, quand il ignore peut-être ce que c'est qu'une ame? quand il ne s'aperçoit seulement



pas du frisson involontaire, de l'horreur indicible que j'éprouve alors qu'il me prend la main ou qu'il me tutoie.

» Oui, j'ai honte de l'avouer, ce toi... ce mot solennel et sacré, que le respect m'empêchait même de dire à ma mère, et qu'elle et que mon père ne m'ont dit qu'une fois en mourant, lorsqu'ils m'ont bénie! eh bien! ce mot qui, pour moi, se rattache au plus cruel et au plus imposant souvenir de ma vie... cet homme me le dit sans cesse, et, pour la cause la plus vulgaire, il me dit toi devant le monde qu'il reçoit, il me dit toi devant ses laquais.

» Oh! Sarah! Sarah! l'entendre ainsi profaner ce mot sublime et mystérieux, qui, prononcé par une voix aimée, m'eût peut-être un jour révélé, à lui seul, tout ce qu'il y a de passion, de bonheur dans l'amour partagé, comme il m'avait déjà appris tout ce qu'il y avait d'angoisse, de regrets et de tendresse déchirante dans les derniers adieux d'une mère adorée! oh! Sarah! entendre souiller ce mot à chaque instant du jour, est-ce souffrir, dites-le?...

» Ou bien encore, Sarah, les gens profonds, les philosophes, les savans dans les secrets du cœur humain, répondraient à mes douleurs avec un insouciant mépris: La cause de votre ennui est toute simple; c'est que vous pouvez vous passer toutes vos fantaisies; en un mot, c'est que vous êtes trop heureuse.

» Trop heureuse! Sarah!... trop heureuse.

» Et puis avant ce fatal mariage, je me disais: Au moins la solitude me sera permise, je reconstruirai à peu près ma vie d'autrefois; que je puisse ravir seulement quelques heures à cette existence morne et décolorée qui m'entoure comme un linceul, et je remercierai Dieu... Mais non, si je veux lire, si je veux chercher dans les arts un oubli passager de mes maux, une réflexion stupide ou choquante vient m'arracher à mon extase, car il est toujours là, sans cesse là; car cet homme

m'aime, comme il peut aimer; et c'est par sa présence continuelle; assidue, obsédante qu'il croit me prouver cet amour. Si je souffre, il est là pour me soigner; si je dis que je ne souffre plus, il est encore là pour me distraire... me distraire, Sarah! Et puis enfin, il est là, parce qu'il a le droit d'être là... et que c'est son devoir d'honnête homme, car il est honnête homme aussi, il est bon, il m'est dévoué à sa manière; je ne puis le haïr, et il me tue, il me fait mourir à petit feu; c'est une torture lente et horrible, une agonie affreuse que j'éprouve, et lui, qui ne s'en doute pas, voit cela d'un air souriant, tranquille, placide, intimement convaincu que j'ai toutes les chances de bonheur possibles.

» Et se dire que si j'avais cinquante années à vivre, j'aurais cette vie pendant cinquante ans, savez-vous que cela serait bien horrible, Sarah?... mais rassurez-vous...

» Adieu, adieu, ma seule amie, ne me laissez pas sans réponse trop longtemps, et répondez-moi toujours comme je vous écris, en anglais, vous devinez pourquoi.

» Dites-moi, Sarah, quoique je possède bien peu de chose, je veux faire un testament; c'est un enfantillage, mais enfin, tout ce qui ornait le parloir de ma mère, je l'ai conservé, sauf l'écritoire que vous savez... Eh bien! Sarah, je voudrais bien que vous eussiez cela comme un souvenir de moi.

» Mon Dieu! que je suis faible et brûlante, Sarah! je viens de demander un miroir; et j'ai eu peur, peur d'abord, et puis après... oh! après, cela a été de la joie.... une joie du ciel, Sarah, car vous savez qui est au ciel et qui m'y attend.

» Encore adieu, Sarah, car je me sens pleurer, et je veux fermer cette lettre. Ne me laissez pas trop longtemps sans réponse, mille bons souvenirs à ceux que vous aimez, embrassez bien votre ange



d'enfant, et joignez ses petites mains pour moi, encore adieu.

» CÉCILE. »

Environ cinq mois après que cette lettre eut été écrite, les journaux annoncèrent à l'avance une vente d'objets d'arts et de curiosité très-précieux, par suite du décès de M<sup>me</sup> Cécile de Noirville.

C'était ce qui restait au parloir de la marquise d'Elmont; Cécile n'avait pu faire son testament, et son mari se défaisait de toutes ces babioles dont la vue, disait-il, ne servait qu'à lui fendre le cœur, et qui devaient fort bien se vendre, maintenant qu'on avait la rage de toutes ces bêtises en antiquailles.

La vente se fit au jour indiqué, dans l'hôtel de M<sup>me</sup> de Noirville.

Vers la fin de la vente, un jeune homme qui paraissait étranger arriva précipitamment, il descendait d'une voiture de poste.

Il ne restait plus à vendre qu'une petite esquisse de la Madeleine de Canova, en terre cuite, et un vase à fleurs de vieux Sèvres bleu et or, aux armes de la famille d'Elmont.

A l'accent de l'étranger, l'huissier priseur devinant qu'il était anglais (c'était en effet lord Fellow, le mari de l'amie de M<sup>me</sup> de Noirville), l'huissier, dis-je, envoya prévenir M. de Noirville qui attendait dans son cabinet l'issue de la vente, qu'un Anglais enchérissait sur les deux objets qui restaient encore, et qu'il serait peut-être bon de les faire pousser ferme par un tiers.

Sans doute, dit l'excellent mari, faites pousser et très-ferme, puisqu'un étranger se donne le ton de vouloir posséder quelque chose qui ait appartenu à ma pauvre femme, il faut qu'il le paye cher, et bien cher. Or on poussa et si ferme, que lord Fellow paya deux cents louis ce qui en valait cinquante, mais il repartit à l'instant en emportant au moins pour sa femme quelques-uns des objets qui avaient appartenu à M<sup>me</sup> de Noirville.

Généralement dans le monde on plaint beaucoup M. de Noirville, qui, ayant fait un mariage d'inclination, se voit enlever une femme qu'il adorait, puisqu'il l'avait prise sans fortune et qu'il rendait si heureuse puisqu'il était si riche.

Quant à M<sup>me</sup> de Noirville, si quelqu'un parle de sa conduite irréprochable, on lui répond aigrement que, comme il n'y a eu ni attaque, ni lutte, ni résistance, on ne peut lui savoir aucun gré de cette vertu négative. Il y en a d'autres et en très-petit nombre qui croient bien qu'on peut mourir de chagrin au milieu du luxe d'une existence presque royale, mais ceux-là disent avec un mépris profond : Quand on est assez sotte ou assez entichée de préjugés pour mourir à vingt-deux ans, sans avoir essayé de tout ce qui pourrait vous rattacher à l'existence et vous la rendre supportable, on n'a que ce qu'on mérite. Si la mémoire de Cécile fut honorée, si sa belle ame fut comprise, ce fut donc par lady Fellow, c'est beaucoup.

M. de Noirville continue d'engraisser, et il attend délicatement que le tems officiel du deuil soit passé pour se remarier; car il s'est si bien trouvé du mariage, qu'il a prié son notaire de lui tenir une seconde femme toute prête; mais cette fois il la veut plus forte, car, a-t-il ajouté, je vous l'avais bien dit qu'elle était trop maigre, et que cela me jouerait un tour.

A cela le notaire a répondu, d'un air capable, que son client ne lui ferait point cette fois le même reproche.

En attendant, M. de Noirville a pris une maîtresse pour le tems de son veuvage.

Il croit bien qu'il sera trompé par elle et volé par son maître-d'hôtel, comme avant son premier mariage, mais, dit-il philosophiquement, après tout, une année de veuvage et de deuil à passer, ce n'est pas la mer à boire.

En attendant, il a envoyé remonter à neuf les diamans de sa première femme, il les destine à la seconde....



J'oubliais de dire que M. de Noirville a fait grandement les choses jusqu'au bout, et que le mausolée de Cécile a été en tout digne de sa corbeille.

Enfin heureuse Cécile... qui dort au moins toute seule dans son tombeau magnifique.

EUGÈNE SUE.

#### FEMMES POÈTES EN ANGLETERRE.

Malgré leur surnom de *bas-bleus*, les femmes auteurs ne sont point en Angleterre marquées du ridicule auquel on est exposé en France; peut-être la raison s'en explique-t-elle par la quantité de femmes qui se livrent aux lettres dans diverses classes de la société. Nous entendions dernièrement assurer que plus de cent muses anglaises prenaient dans cet instant place au Parnasse d'Albion. Parmi toutes ces célébrités, il nous est resté les noms de miss *Joanna Baillie*, auteur de drames non joués, mais loués par Walter Scott; *Felicia Hemans*, poète sentimentale; *Létitia Landon*, poète gracieuse et spirituelle; *Anna More*, poète religieuse; miss *Milford*, et beaucoup d'autres demoiselles, car le célibat a le soin de trouver ses consolations dans les douces fictions, et nous savons qu'en Angleterre le célibat n'est pas chose rare et pénible comme en France. Chez nous, une fille qui n'a plus d'espérance à l'hymen courbe sa tête avec humiliation et tristesse, ou la relève aigrement, devient *canconière*, babillarde ou pigrièche; elle déplore son oubli et se retire de la société qui la condamne au rôle neutre. Mais en Angleterre, une fille conserve sa dignité, prend rang dans le monde et jouit de toute l'indépendance des mœurs de sa nation; seulement, ayant plus de loisir, elle se livre davantage aux sciences, et répandant dans les livres, les magasins et les revues l'esprit, les connaissances et peut-être les sentimens qui n'ont point

été recueillis dans le monde, elle forme la plus grande partie des *bas-bleus* de sa contrée.

Vient aussi la classe des *literary ladies*, dames de lettres, qui appartiennent à la haute société. Celles-là ont un salon, une cour, une coterie, des chevaliers, des admirateurs, etc. Leurs idées sont imprimées avec luxe; leurs articles biographiques parfaitement soignés et accompagnés d'un portrait de Lawrence ou de Jackson, dont les savantes miladys ne manquent pas de faire les frais. On cite lady Blessington, jolie femme, dont les essais ont fait la fortune de plus d'une revue fashionable; lady Morgan, qui, bien que comtesse, vient d'être accusée dans un article critique d'être la femme d'un apothicaire anobli. Dans un genre plus sérieux on place mistress Trollope, auteur d'un ouvrage très-moqueur sur les États-Unis; mistress Marcet, qui traite de chimie; mistress Martineau, qui met l'économie politique en roman; mistress Somerville, qui écrit sur l'astronomie, etc., etc.; enfin, on prétend que cent dix-neuf noms féminins figurent sur le catalogue de la librairie anglaise.

Mais voici reparaître, entourée de toutes les pompes théâtrales, miss Milford, à laquelle on doit déjà les *Vêpres de Palerme* et une tragédie républicaine intitulée *Rienzi*. Son *Charles I<sup>er</sup>* arrive pour effacer toutes ses productions, à ce que disent ses admirateurs littéraires; *Charles I<sup>er</sup>* obtient un grand succès au théâtre. Miss Milford s'est éloignée de l'imitation de Shakspeare et de Walter Scott; elle a pris une manière à elle, et cette manière l'a classée parmi les auteurs modernes les plus distingués. En France, nous n'avons pas encore de femmes lancées sur la scène, et nous ne pensons pas que ce soit là où, de nos jours au moins, nous les verrons briller avec éclat. Ce public qui vous juge simultanément, cette critique qui vous attaque face à face, cette cabale qui ne prend pitié d'aucun effort, viennent réprimer tout élan vers ce genre de travail, et nous sentons



qu'il faut de la barbe au menton pour surmonter hardiment d'aussi épineuses entreprises.

## Notice historique

### SUR LE GÉNÉRAL RODIL.

Jose-Ramon Rodil est un homme extraordinaire. On peut le considérer comme le dernier des Romains, le dernier rejeton d'une race que l'Espagne seule a pu produire. A l'époque où ce pays perdit sa domination sur l'Amérique du sud, il déploya une énergie et une atrocité de caractère qui n'appartiennent qu'aux soldats élevés à l'école des Pizarre et des Cortez.

La fin de cette guerre le vit lieutenant-colonel ; n'ayant plus d'espoir d'avancement dans son pays, il préféra rester en Amérique. Long-tems les habitans des vallées du Pérou conserveront la mémoire du nom de Rodil. Le récit de ses cruautés fait honte à l'humanité. Il s'était vraisemblablement imaginé que les hommes de cette zone ne faisaient pas partie de notre espèce, puisqu'il s'en amusait à peu près comme un chasseur le fait des bêtes fauves. « Tu es un patriote, disait-il un jour avec une ironie de sang, à un officier ennemi qu'on venait de lui amener prisonnier ; tu es un patriote, c'est-à-dire que tu as pour devise *la liberté ou la mort.* » Le malheureux, sans lui répondre, fixait sur le général un regard plein d'une noble résignation. « Tu as raison, car l'indépendance est le souverain bien, et tu as très-bien fait de te battre pour elle. Je suppose donc que tu me remercieras de viser ton passe-port pour le pays de l'éternelle indépendance. » Puis se tournant vers le mercenaire, exécuter de ses ordres : « Qu'on le tue », dit-il, sur le ton de la plus parfaite indifférence. Quelques minutes après l'officier avait cessé de vivre.

Il est fâcheux que des actes d'une

cruauté si atroce viennent ternir la réputation militaire de Rodil qui est vraiment belle. Sa résistance, au siège de Callao, restera assurément comme un des plus beaux faits d'armes des annales de la guerre. Après la bataille d'Ayacucho, il refusa la ratification du traité passé entre les généraux Suere et Canterac, d'après laquelle la place de Callao devait être rendue à l'ennemi et dont il était gouverneur. Il s'y renferma et tint bon pendant dix-huit mois, malgré un bombardement continu et toutes les horreurs de la famine et de la maladie. Il serait difficile de se figurer ce que les assiégés eurent à souffrir. Il suffira de dire que, sur quatre mille personnes appartenant aux premières familles de Lima et attachées à la cause royale, il en mourut plus des neuf-dixièmes. Plus d'une fois la garnison se révolta, et toujours il en eut raison. Le sang-froid qu'il déploya dans une de ces occasions mérite d'être rapporté. Il donnera en même tems la mesure de sa présence d'esprit et de sa cruauté.

Quelques jours avant la fin du siège, lorsque toutes les provisions avaient été consommées, et tous les rats mangés (depuis une semaine la garnison ne vivait plus que de ces animaux), lorsque tout espoir de secours était abandonné, Rodil, qui avait fait miner la forteresse dans tous les sens, décidé à la faire sauter plutôt que de se rendre, apprit que deux régimens d'infanterie, composés de soldats natifs de Buénos-Ayres, avaient formé le projet de livrer la place. D'abord il fit tout ce qu'il put pour découvrir les chefs du complot qu'il voulait punir seuls, mais n'ayant pas réussi dans ses recherches, il s'en tira par un stratagème dont on n'a pas un second exemple. Il fit mettre sous les armes les deux régimens en question et leur annonça que, désespérant de sa cause, il avait résolu de s'ensevelir sous les ruines du château avec ses braves Espagnols. Mais sachant que des Buénos-Ayriens ne pouvaient pas prendre aussi



facilement une pareille résolution, attendu que c'était contre leur gré qu'ils servaient la cause royale, il offrait de rendre libres ceux qui en auraient le désir. Les portes de la ville leur seraient ouvertes, et ils pourraient rejoindre leurs compatriotes. « Que ceux qui veulent profiter de l'offre que je leurs fais, ajouta-t-il, veuillent bien sortir des rangs et se tenir à vingt pas en front du régiment, afin qu'il leur soit délivré des laissez-passer. » Quelques Américains transportés de joie à l'idée d'échapper au danger qui les menaçait, s'avancèrent en effet au nombre de soixante-dix, parmi lesquels se trouvèrent le commandant et plusieurs officiers. Lorsque, d'après l'injonction de Rodil, ils eurent formé une espèce de peloton, à quelques pas du régiment, celui-ci, retirant tranquillement le cigare qu'il tenait à sa bouche en ce moment, se tourna vers les Espagnols, cria : « Feu ! » et à ce signal, soixante-dix hommes tombèrent morts, baignés dans leur sang. Le reste de la garnison, épouvanté, ne songea plus à tabir.

Rodil, convaincu enfin qu'il ne lui restait aucune chance de salut et que la cause espagnole était décidément perdue en Amérique, signa une capitulation sous la garantie de sir Muray Maxwell, et se remit sous la protection du pavillon anglais. A son retour en Europe, il fut reçu à bras ouverts par Ferdinand qui lui confia un poste éminent qu'il garda jusqu'à la fin de son règne. (*The Monthly Magazine*. — Trad. du *Bien Public*.)

# THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE.

*La Lectrice*, par M. Bayard.

Sir Cobridge, ancien capitaine, voyage avec son neveu, et se trouve, par suite d'un accident, jeté dans le château de lady Gérald. Une jeune Anglaise, recommandée à cette dame, obtient près du vieux voyageur, privé de la vue, une place de lectrice. Le son de sa voix réveille en lui des sentimens d'amour paternel. Il part, et emmène avec lui miss Caroline Wolsay. Celle-ci cherche à attendrir son père; car sir Cobridge ne s'est point trompé, et sa lectrice est sa fille. Elle a avec sir Arthur Gérald une vive scène d'explication. Ce jeune officier, qui l'avait compromise par une escalade nocturne, trouve moyen de tout arranger en lui donnant son nom et sa main. Le veillard, convaincu de l'innocence de sa fille, lui pardonne, et lady Preston, car c'est là son véritable nom, devient l'épouse de lord comte Gérald. Il paraît que cette charmante pièce attire la foule au Gymnase. L'intrigue, parfaitement conduite, ne le cède ni à l'élégance du style, ni à la perfection des détails.

## BIJOUTERIE, JOAILLERIE.

FABRIQUE DE A. PRADHER,

*Rue du Mail, n. 29, à Paris.*

Entre M. A. PRADHER et le commanditaire dénommé en l'acte, appert : Une société en commandite, sous la raison sociale A. PRADHER et compagnie, a été formée entre les susnommés, à Paris, rue du Mail, n° 29, pour le commerce de bijouterie; M. A. PRADHER, seul gérant, a la signature sociale.

*A ce Numéro est jointe la planche 1096.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE PROSPER DONDÈY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

20. Septembre 1834.

N<sup>o</sup> 1096.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Pou de Soie orné de Manteaux M<sup>me</sup> Thomas rue des filles St. Thomas.  
 Redingote en Pou de Soie brodée Mesdemoiselles Rambuc Boulevard des Italiens 29.